

Groch, Juraj

## Robinson - le mythe tourniérien

*Études romanes de Brno*. 1990, vol. 20, iss. 1, pp. [23]-31

ISBN 80-210-0174-7

ISSN 0231-7532

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113008>

Access Date: 28. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

JURAJ GROCH

## ROBINSON – LE MYTHE TOURNIÉRIEN

Dans le cadre d'une étude sur le mythe tourniérien il nous serait peu utile de chercher une définition exacte de ce qu'est un mythe d'autant plus si cette étude concerne la création littéraire. Dans ce sens, la conception de Tournier diverge non seulement de celle de Roland Barthes<sup>1</sup> qui, dans son effort explicatif, allait plutôt dans le sens opposé, c'est-à-dire contre le mythe, mais aussi de celle de Lévi-Strauss qui utilise le mythe pour ses buts propres si différents de ceux de M. Tournier. D'un côté l'on peut adopter la définition générale selon laquelle «le mythe est un récit fabuleux, souvent d'origine populaire, qui met en scène des êtres incarnant sous une forme symbolique des forces de la nature, des aspects de la condition humaine». D'un autre côté, il ne serait pas sans un certain intérêt d'accepter – sous réserve – la définition du mythe proposée par Tournier lui-même pour qui le mythe est «une histoire fondamentale»<sup>2</sup> ou mieux encore: «une histoire que tout le monde connaît déjà».<sup>3</sup> La notion de mythe s'élargit à toute histoire qui est connue du lecteur ou qui lui est proche, donc à celle avec laquelle il peut facilement s'identifier. Ainsi Tournier veut opposer son art d'écrire qu'il appelle inventif, à celui décrivant des histoires qui ne sont connues que par l'écrivain lui-même (puisque vécues par celui-ci), mais que le lecteur peut facilement ignorer et avec lesquelles il ne peut s'identifier que difficilement, ce qui rend impossible la construction de cet «édifice à plusieurs étages qui reproduisent tous le même schéma, mais à des niveaux d'abstrac-

---

<sup>1</sup> Robert Shattuck, *SUD*, 1986, pp. 152–153, constate à ce sujet: «Le contraste entre Tournier et Barthes peut nous renseigner sur notre position actuelle en littérature. Tous deux se réclament de Gide et de Sartre comme leurs plus fidèles maîtres. Tous deux aiment à interpréter les signes, surtout quand ils s'élèvent au niveau du mythe. Mais tandis que Barthe démythifie les modèles et les barrières de protection de la pensée bourgeoise, Tournier repeuple notre univers de mythes potentiels en transformant constamment le répertoire existant d'anecdotes et d'idées . . . »

<sup>2</sup> *Le vent Paraquet*, Gallimard-Folio, Paris 1977, p. 188. (Les références ultérieures renvoient à cette édition.)

<sup>3</sup> *Le vent Paraquet*, ibidem, p. 189.

tion croissante».<sup>4</sup> La construction devrait selon Tournier avoir plusieurs fonctions en partant de celle qu'on acquiert par la simple lecture, et en passant par les niveaux moral, métaphysique, ontologique avec le but de mener à une connaissance plus profonde tout en évitant le niveau pédagogique. Conception certainement claire, fondée sur la connaissance des faits nous entourant à un niveau primitif ainsi que sur la connaissance à un niveau plus élevé, comme l'avoue Serge Koster: «Qu'il amarre ses livres au grand réservoir bachelardien de l'imagination matérielle élémentaire (la terre, le feu, l'air, l'eau) ou à certains des plus fameux monuments de notre fonds culturel (le roman de Daniel Defoe avec toute la thématique qu'il véhicule à destination universelle, l'imaginaire romantique et fantastique des ballades germaniques, l'inépuisable thème du couple humain, avec ses rhapsodies sexuelles, sa nostalgie de l'unité et ses abîmes de solitude), Tournier ne cesse de conférer à ses entreprises romanesques ce caractère de surgissement et de déploiement qui a le sceau de la nécessité des lieux et des temps où elles s'enracinent. Rien ne naît de rien.»<sup>5</sup> Ainsi on peut dresser les canevas respectifs pour la gémellité des *Météores*, l'attraction ogresse pour le *Roi des Aulnes*, la magie archétypale des rois *Gaspard, Melchior & Balthazar*, le caractère androgyne dans le *Coq de bruyère* ou pour les voyages d'initiation de Robinson, dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, qui en plus est un maniement et remaniement du symbole rousseauvesque (si on y ajoute la deuxième version — *Vendredi ou la vie sauvage*),<sup>6</sup> etc.

Tournier avoue ses aspirations qui dépasseraient celles d'un conteur, donc le rôle souvent attribué à l'écrivain, et s'efforce d'aboutir par son oeuvre à un accomplissement total des tâches de l'écriture créative. Citons à ce sujet Robert Shattuk: «C'est ainsi que tout l'art de Tournier consiste à faire siennes les trois fonctions, habituellement distinctes, de l'écrivain, celle de l'insatiable conteur de faits héroïques; celle du maître de philosophie ( . . . ) qui nous offre quelques chose comme une nouvelle *'paideia'*; ou la reconstitution d'un nouveau système d'éducation; et celle de l'ancien disciple de Bachelard et Levi-Strauss qui comme Duchamp et sa *physique ludique* a inventé une mythologie ludique réaménageant toutes les légendes à ses propres fins — ce qui évite à Tournier d'innover dans la forme, et lui dicte ( . . . ) son propre style.»<sup>7</sup>

À ce niveau de l'écriture, l'effort de Tournier reste facilement dépitstable. Le problème me paraît plus intéressant non pas dans la trame générale du mythe formant un fond de sujet pour le livre qui est basé sur celui-ci et qui reste pour l'auteur d'ores et déjà le modèle à observer, mais au niveau des thèmes. Dans ce sens, je ne vais me concentrer que sur la première version du *Vendredi* visant ainsi une plus

<sup>4</sup> *Le vent Paraclét*, *ibidem*, p. 188.

<sup>5</sup> S. K., *SUD*, 1986, p. 39.

<sup>6</sup> Michael Worton, *ibidem*, pp. 52–53: «Loin d'être décadent, le projet de Tournier est, me semble-t-il, optimiste et prospectif — il ne vise pas (ou pas seulement) à réinterpréter les mythes ( . . . ): c'est dans la création d'une écriture qu'il s'est engagé, une écriture qui ( . . . ) entretient d'importantes relations de dépendance et de contestation avec le continuum littéraire, relations qui permettent „un progrès à rebours“ ré-écrit, mais ré-écriture est de nature multiple, relevant à la fois de l'angoisse et de l'ambition».

<sup>7</sup> Robert Shattuk, *ibidem*, p. 147.

grande clarté dans l'explication du choix des motifs fait par l'écrivain. Les thèmes étant une strate sous-jacente du sujet, ils doivent former des correspondances avec celui-ci. Cela reste le mot d'ordre pour l'auteur, et comme Tournier se veut un auteur-mythographe, je vais m'en tenir à l'utilisation du terme mythe bien que ceci puisse susciter un fort désaccord terminologique.

Ainsi, suivant la stratification tournérienne, si l'on suit la construction du *Vendredi et les limbes du Pacifique*, clair devient le choix des thèmes qui gagnent une valeur symbolique au moment où le naufragé Robinson perd ses points de repère concernant la civilisation qu'il essaie de retrouver dès qu'il s'établit sur cette île inconnue. On peut donc appeler ces groupes de thèmes: valeurs perdues et valeurs retrouvées.

### LES VALEURS PERDUES

**Le sexe** — Outre le confort inexistant, donc une notion bien connue par le lecteur supposé, Robinson constate au fur et à mesure la perte de cette valeur mythologique qu'est l'attrait pour la sexualité et par conséquent donc aussi la perte de la capacité primordiale de la propagation. «Maintenant, c'est fini. Mes souvenirs sont exsangues. Ce ne sont plus que cosses vides et desséchées. Je prononce: femme, seins, cuisses, cuisses écartelées par mon désir. Rien. La magie de ces mots ne joue plus. Des sons, *flatus vocis*.»<sup>8</sup> Par cette simple constatation l'auteur se met en position d'en tirer toutes les conséquences prévisibles pour une situation pareille. A vrai dire, on ne peut que difficilement imaginer un meilleur symbole à noyau mythologique qui pourrait engendrer toute une suite de réactions de Robinson sans que celles-ci perdent de leur véridicité. Ainsi, toujours utilisant le vocabulaire de Tournier, nous pouvons passer au deuxième étage de son édifice.

**La perversité** — Voici un plan qui, comme maints autres, n'est point réservé au texte du *Vendredi*, mais que l'on peut retrouver aussi bien dans *Le Roi des Aulnes* que dans les *Météores*, et d'autres textes. A titre d'exemple, citons ce que dit Jean-Bernard Vray sur la perversité du héros, toujours explicable par des phénomènes (ou par des thèmes) mentionnés préalablement: «Le monstre, ou le pervers y (dans le récit) est utilisé comme révélateur d'une société à laquelle il oppose la densité, la rigueur de son univers».<sup>9</sup> Dans le cas du récit étudié, Robinson ne peut s'opposer qu'à son état actuel et à son environnement dont il ignore le fonctionnement. D'ailleurs le même auteur ajoute à ce sujet: «Les narrateurs pervers (. . .) ne se privent pas de développer toutes considérations politiques, sociales, morales, métaphysiques . . . (. . .) Robinson philosophe sur, autrui, pièce maîtresse de notre univers mental».<sup>10</sup>

<sup>8</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, p. 118, Gallimard-Folio, Paris, 1972. (Les références ultérieures renvoient à cette édition.)

<sup>9</sup> J.-B. Vray, *SUD*, p. 123.

<sup>10</sup> J.-B. Vray, *ibidem*, p. 127.

Le héros procède à une reconsidération des faits et c'est dans une nouvelle optique qu'il contemple son environnement. Toujours à la recherche d'un milieu qui lui soit familier, donc d'un milieu où il pourrait se sentir suffisamment à l'aise pour pouvoir jouir de toutes ses facultés humaines, il procède à ce que l'on pourrait appeler l'animisme de la nature. En premier lieu, il découvre le caractère accueillant de la terre ce qui le ramène à son enfance et le transporte auprès de sa mère. Cette révélation mène à la découverte de la grotte à l'intérieur de laquelle il se sent si protégé, tellement à l'abri qu'enfin il peut s'abandonner complètement. «A ce degré de profondeur la nature féminine de Speranza se chargeait de tous les attributs de la maternité. Et comme l'affaiblissement des limites de l'espace et du temps permettait à Robinson de plonger comme jamais encore dans le monde endormi de son enfance, il était hanté par sa mère. Il se croyait dans les bras de sa mère, femme forte, âme d'exception, mais peu communicative et étrangère aux effusions sentimentales.»<sup>11</sup> Cette même valeur, Tournier l'attribuait plus tard, à un niveau supérieur de compréhension de la nature, à l'arbre que je vais mentionner plus tard. On est donc au niveau de la terre-mère-refuge qu'il manque de peu de comparer à un être de sexe féminin soulignant sa sexualité. Cette révélation est inadmissible, aux yeux de l'auteur, en pleine connaissance de cause. Bien que traitant des sujets mythologiques, Tournier se garde de faire accomplir par son héros cet inest monstrueux d'où il n'y aurait plus d'issue telle que l'a prévue l'auteur. C'est pourquoi cet inest est commis contre le gré de Robinson: «Cette nuit dans le demi-sommeil où je végétais, ma semence s'est échappée, et je n'ai eu que le temps de couvrir de ma main, pour la protéger, l'étroite anfractuosité — ( . . . ) — qui se creuse tout au fond de l'alvéole et qui doit être le plus intime, le sein du sein de Speranza. ( . . . ) Enceinte de moi-même, Speranza ne pouvait plus produire, comme le flux menstruel se tarit chez la future mère. Plus gravement encore, j'allais la souiller de ma semence.»<sup>12</sup> L'acte accompli, Robinson attend le fruit de sa sexualité perverse — vu qu'il considère cette maternité comme étant le résultat d'un rapport incestueux — et regarde pousser les mandragores qu'il prend pour ses propres filles. L'intention de l'auteur est claire: cette nouvelle relation établie entre Speranza et Robinson ne fait qu'approfondir chez celui-ci le sentiment d'appartenance à une nouvelle collectivité, le tout fondé sur l'acte sexuel des plus mythologiques qu'est celui de l'inceste. Mais d'un autre côté, Robinson par cet inest commence à retrouver son aplomb dans son nouvel environnement et ainsi de nouveaux horizons s'ouvrent à lui. Tournier commente cet acte: «De même que Robinson, ayant épanché son sperme dans la terre, y voit germer des mandragores, il est convaincu — conformément à une légende ancienne — que c'est son sperme qui a fait naître cette plante, laquelle est donc sa fille en même temps que la fille de son île.»<sup>13</sup> C'est à partir de ce moment que l'on peut penser à l'enracinement de Robinson (j'utilise le terme enracinement dans le but précis de répondre à la thèse qui revient dans le roman étudié à plusieurs

<sup>11</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, p. 107.

<sup>12</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, p. 114.

<sup>13</sup> *Le vent Paraclét*, ibidem, p. 116.

reprises, selon laquelle Robinson, une fois enraciné, se compare à l'arbre qui naît, pousse et meurt au même endroit) dans cette île Speranza qui pour lui n'est plus un endroit réservé à sa survie, mais un endroit humanisé auquel il est uni pour de bon. « Désormais, avec la bénédiction de la Bible, un lien plus fort et plus intime l'attachait à Speranza. Il avait humanisé celle qu'il pouvait bien désormais appeler son épouse d'une façon incomparablement plus profonde. (...) En s'éveillant il constata que sa barbe en poussant au cours de la nuit avait commencé à prendre racine dans la terre. »<sup>14</sup> Ainsi on monte à l'étage supérieur de cet édifice tournierien où ce nouveau lien avec Speranza se reflète dans une nouvelle gnosie de Robinson basée sur la valeur des plus anciennes qu'est celle de la reproduction de l'homme. Le fond bien bâti s'appuyant sur la connaissance commune, l'auteur peut s'abstenir de toute explication facultative qui ne serait qu'arbitraire et passer aux thèmes que l'on peut désigner comme suit :

### LES VALEURS RETROUVÉES

**Animisme de la plante** — Procédant de la façon la plus naturelle, ou plutôt la plus humaine, Robinson cherche à se persuader de l'humanisation de Speranza et ainsi de leur fruit commun. Serge Koster retrouve le même procédé d'animisme dans le cas des trois mages dont il dit : « Un véritable animisme se fait jour dans le traitement de la nature comme un immense organisme vivant qui échange et spiritualise ses éléments matériels. »<sup>15</sup>

Mais la réflexion du protagoniste se tient toujours dans le cadre de son héritage du monde humain, et c'est dans la forme de sa « fille » qu'il recherche le reflet de sa propre personne et de son influence sur la nature due à ce nouveau lien : « C'est bien cela, ses amours avec Speranza n'étaient pas demeurées stériles : la racine charnue et blanche, curieusement bifurquée, figurait indiscutablement le corps d'une petite fille. »<sup>16</sup> Il compare rigoureusement la plante à un homme — ou à un être vivant — qui lui est désormais plus proche que Vendredi étant donné qu'elle est porteuse de ses propres signes hérités. Néanmoins il ne peut se passer de douter et a recours à ses points de repère originaux : « Les mandragores s'y multipliaient au point que la physionomie du paysage en était modifiée. (...) Ses filles étaient là — bénédiction de l'union avec Speranza —, inclinant leurs jupes dentelées dans l'herbe noire, et il savait que s'il en déracinait une, il ferait apparaître les jambes blanches et grasses du petit être végétal. (...) Mais qu'est ceci ? La fleur qu'il a sous ses yeux est rayée. (...) Il ne comprend pas. (...) Il vérifiera sur cadastre à la mairie. (...) »<sup>17</sup>

A un autre niveau, Robinson se retrace tout un réseau de références entre le

<sup>14</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, p. 138.

<sup>15</sup> S. Koster, *SUD*, 1986, p. 47 ; S. Koster développe son idée par l'illustration tirée du roman *Gaspard, Melchior & Balthazar*.

<sup>16</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, p. 137.

<sup>17</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, p. 166.

monde végétal et le monde animal/humain. A travers la description de la plante il octroie à la nature cette nouvelle vision du monde, vision mystique, mythologique ou prophétique d'un monde nouveau fonctionnant sur la base de nouveaux signes, plus aisément perceptibles, et ainsi visant à un fonctionnement des relations. L'auteur se garde de tout commentaire, mais néanmoins l'horizon de cette nouvelle voie est ouvert. «Robinson n'était-il pas le dernier être de la lignée humaine appelé à un retour aux sources végétales de la vie? La fleur est le sexe de la plante. La plante naïvement offre son sexe à tout venant comme ce qu'elle a de plus brillant et de plus parfumé. Robinson imaginait une humanité nouvelle où chacun porterait fièrement sur sa tête ses attributs mâles ou femelles — énormes, enlumines, odorants . . .»<sup>18</sup>

**L'arbre** — On ne peut que difficilement imaginer l'univers tournierien sans le thème de l'arbre auquel Tournier attribue un rôle spécifique dans la nature et dans la vie d'un homme. L'arbre est plus que toute autre plante le rapprochement symbolique avec le monde humain où il accomplit un grand nombre de fonctions. Voilà pourquoi M. Tournier concède au thème de l'arbre la qualité de symbole mythique. L'arbre est ainsi rapproché du refuge de l'homme, s'emparant alors de la fonction primordiale de la maison. «D'autres (choses) sont par leur nature même enracinées, et ce sont l'arbre et la maison principalement.»<sup>19</sup> Le thème de l'arbre contient en soi-même plusieurs symboles dont on peut facilement déceler l'origine chez Gaston Bachelard, d'autant plus aisément que Tournier lui-même reconnaît cette influence.<sup>20</sup> Comme l'affirme Arlette Bouloumie «l'arbre est l'antithèse de l'ogre.»<sup>21</sup> L'arbre par sa structure organisée, en partant des racines (où celles-ci ont plusieurs rôles supplémentaires définis par leur caractère substantiel d'enracinement), en passant par la solidité du tronc et aboutissant à la couronne feuillue, est tout un complexe de symboles. Il ne serait pas infondé de concevoir l'arbre à travers ses structures verticale et horizontale. Mais limitons-nous tout d'abord à l'engendrement de l'arbre dans sa complexité exprimant ainsi au premier degré le symbole d'une vie organisée. C'est ici que se produit l'intervention des plus brutales de Vendredi sur la nature et de par là sur la conception de la vie qu'a Robinson-gouverneur, d'autant plus que celui-ci, respectant toutes les propriétés caractéristiques de la substance naturelle et croyant comprendre l'organisation du monde végétal, procède à son animisation. Une fois de plus, il doit se rendre compte de ce fait peu enchanteur qu'est un manque de compréhension entre lui et la nature (qui lui reste alors à deviner), mais ce qui est pis, entre Vendredi et lui-même. «Sa surprise (à Robinson) fut à son comble lorsqu'il déboucha au bord d'un marigot que bordaient de petits arbres assez semblables à des saules. En effet ces arbustes avaient tous été visiblement déracinés et replantés à l'envers, les branches enfouies dans la terre et les racines dressées vers le ciel. En ce qui achevait de donner un aspect fantastique à cette plantation monstrueuse, c'est qu'ils paraissaient tous s'être accommodés de ce

<sup>18</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, p. 121.

<sup>19</sup> *Petites proses*, Gallimard-Folio, Paris, 1986, p. 213.

<sup>20</sup> cf. *Petites proses*, p. 213, *Le Vagabond immobile*, Gallimard, p. 101 etc.

<sup>21</sup> Arlette Bouloumier, *Ecole des Lettres II*, no. 2, 1986–1987, Thème littéraire, p. 1.

traitement barbare. (...) La sève avait renversé le sens de sa circulation. (...) Speranza avait acquiescé apparemment à cette extravagance.»<sup>22</sup>

Par la négation du rôle naturel de l'arbre dans la nature voyant ses racines feuillues en l'air, M. Tournier avance à rebours dans la logique du texte. On pourrait même affirmer que par là il procède à un déploiement de l'antithèse du mythe ou, si l'on préfère, il présente au lecteur un anti-mythe qui ne peut être qu'une transformation radicale de notre vision du monde ou un déracinement des valeurs héritées. Pour l'affirmer et approfondir plus encore ce sentiment de l'écroulement de „l'édifice civilisateur“, il nous présente le spectacle du renversement du cèdre incarnant la nouvelle organisation de l'île imposée par Robinson. Au moment où Vendredi fait, par malchance, sauter en l'air la grotte contenant tous les attributs de la vie civilisée, le cèdre s'écroule symboliquement comme si tout un royaume, voire même toute une civilisation s'écroulait. «Le grand cèdre glissait lentement parmi les étoiles et s'abattait avec un grondement de tonnerre au milieu des autres arbres, comme un géant qui tombe dans les herbes hautes. (...) Ce nouveau coup à la terre de Speranza achevait de rompre les derniers liens qui attachaient Robinson à son ancien fondement.»<sup>23</sup>

Dans le cadre de sa structure verticale, l'arbre se charge du rôle de refuge maternel et ainsi remplace la terre. C'est par l'intermédiaire de ce nouveau refuge que Robinson découvre des espaces inconnus, non pas au niveau horizontal comme l'on pourrait s'y attendre, mais encore au niveau vertical où l'arbre a la capacité de soulever Robinson de la terre et de le rapprocher de l'air, du vent et du soleil surtout — le soleil soulageant, le soleil doté dans le roman d'une fonction mythique enrichissant l'homme par de nouveaux élans menant à l'envol du corps allégé et de l'esprit illuminé. L'opposition de ces deux phénomènes chez Tournier est évidente. Par cet enrichissement que devait précéder l'écroulement du cèdre, Robinson est gratifié d'une vision renouvelée du monde dont il n'avait pas l'expérience jusqu'alors, voici donc une «image mystique de l'homme aveugle accédant à la connaissance»<sup>24</sup> «Il (Robinson) empoigna la branche la plus accessible et s'y hissa sur un genou, puis debout, songeant vaguement qu'il jouirait du lever du soleil quelques minutes plus tôt s'il grimpeait au sommet de l'arbre. (...) Il participait à l'évidente fonction de l'arbre qui est d'embrasser l'air de ses milliers de bras, de l'êtreindre de ses millions de doigts. (...) L'arbre était un grand navire ancré dans l'humus et il luttait, toutes voiles dehors, pour prendre enfin son essor.»<sup>25</sup> L'arbre ici ne sert pas uniquement à se rapprocher de l'air et du soleil donc suivant la formule présentée par Michel Tournier:  $\text{Terre} + \text{Air} = \text{Soleil}$ <sup>26</sup> où l'arbre fait le lien entre la terre par ses racines et l'air par ses feuilles, mais aussi à se rapprocher de Vendredi (un thème à part dans cette étude puisque Vendredi dans le roman n'existe qu'en opposition à Robinson) que Tournier définit comme suit: «Le principe de Vendredi est aérien, éo-

<sup>22</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, p. 163.

<sup>23</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, pp. 189–190.

<sup>24</sup> *Ecole des Lettres II*, no. 2, ibidem, p. 11.

<sup>25</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, pp. 202–203.

<sup>26</sup> *Le vent Paraclet*, ibidem, p. 235.

lien, ariélien. Ses attributs s'appellent la flèche, le cerf-volant, la harpe éolienne». <sup>27</sup> Il en résulte donc une fonction multiple de l'arbre qui sert d'intermédiaire physique pour Robinson grim pant et approchant de cette manière le soleil et d'intermédiaire psychique pour Robinson s'identifiant avec Vendredi — l'homme naturel; ainsi la sédentarité d'un être civilisé est remplacée par le dynamisme instable d'un être naturel. <sup>28</sup> L'identification avec Vendredi, qui ne peut se passer de l'inversion des rôles, étant des plus profondes puisque touchant à la nature même du personnage, ne peut advenir (si l'on veut respecter une certaine logique dans l'évolution) sans qu'il y ait une préalable identification de Robinson avec l'arbre. Nous voici donc à un autre degré, supérieur, d'animisme dans l'univers végétal: «*La feuille poumon de l'arbre, l'arbre poumon lui-même, et donc le vent sa respiration, pensa Robinson. Il rêva de ses propres poumons, déployés au-dehors, buisson de chair purpurine, polypier de corail vivant, avec des membranes roses, des éponges muqueuses . . . Il agiterait dans l'air cette exubérance délicate, ce bouquet de fleurs charnelles, et une joie pourpre le pénétrait par le canal du tronc gonflé de sang vermeil . . .*» <sup>29</sup>

Le pont entre Vendredi et Robinson est jeté. Nous aboutissons à une superstructure du roman qui, en fait, est définie tout au long du déploiement du récit. Tournier oriente tous ses efforts vers la mise en valeur du point le plus intéressant (et à vrai dire fort négligé par D. Defoe), c'est-à-dire des valeurs mythiques de la civilisation et de celles de la conception d'une vie naturelle qu'il met constamment en opposition sinon contradiction. A la rigueur, on pourrait dire que tous les thèmes cités ci-dessus ne sont qu'une démonstration du caractère opposé des points de repère d'un Robinson et d'un Vendredi, de l'opposition déjà mentionnée et très brièvement exprimée par l'antagonisme terre/soleil. Mais continuons de tisser une trame de ces deux concepts différents:

1. R.<sup>30</sup>: nom de l'île / V.: appellation sans importance

L'une des premières activités de Robinson jeté sur une île inconnue est de lui donner un nom, un nom féminin de préférence, comme s'il pressentait sa future union avec celle-ci, et qui est aussi un nom ayant un sens en rapport étroit avec la situation de Robinson lequel espère encore à ce moment-là, d'échapper à la situation donnée — nom qui importait si peu à Vendredi.

2. R.: notion du temps / V.: sans notion du temps

Le temps étant l'un des points de repère les plus importants hérités de la société civilisée, Robinson n'oublie pas de compter les jours à partir de son arrivée sur l'île — il introduit de la sorte un nouveau calendrier respectant de longues traditions historiques des pays culturels. Remarquable est, par contre, l'insouciance totale de Vendredi pour qui les journées commençaient au lever du soleil et se terminaient à

<sup>27</sup> *Le vent Paraclét*, *ibidem*, p. 234.

<sup>28</sup> A. Bouloumie, *ibidem*, à ce sujet dresse l'opposition structurale: *racine/feuillage, larve/papillon, bouc/cerf-volant, oiseau qui exprime l'opposition bas/haut, monde souterrain/monde aérien ou lié à la terre/libre, Robinson tellurique, Robinson éolien, solaire, aveuglement, sommeil de l'âme/éveil à la connaissance mystique.*

<sup>29</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *ibidem*, pp. 203—204.

<sup>30</sup> R = Robinson, V = Vendredi.

son coucher sans que leur nombre lui importât le moins du monde: «Vendredi ne travaillait à proprement parler jamais. Ignorant toute notion du passé et du futur, il vivait enfermé dans l'instant présent.»<sup>31</sup> De là découle une autre nécessité ressentie par Robinson, être civilisé, de comprendre le besoin d'instaurer de l'ordre sur l'île.

### 3. R.:ordre et subordination / V.: profiter de la nature

sans aucun souci de  
l'hierarchie, mais  
aussi avec tout le respect  
pour celle-ci

C'est au 1000<sup>e</sup> jour que Robinson se met à écrire la Charte de l'île Speranza rappelant beaucoup la Constitution d'un Etat organisé y compris la distribution des fonctions. Vendredi, arrivé sur l'île, ne comprend et ne peut rien comprendre à cette Charte ni au titre du gouverneur que s'était approprié Robinson; il les respecte néanmoins sans se poser de questions. Pour lui la Charte a sa place dans l'ordre des choses comme n'importe quel autre élément naturel.

Jusqu'ici je n'ai parlé que du rapprochement de Robinson avec Vendredi, mais un tel rapprochement devait se produire dans les deux sens, ce dont l'auteur se rend bien compte aussi, et c'est dans la dernière partie du livre que nous sommes témoins d'un échange de valeurs mutuel: «-Sais-tu qui je suis? demanda-t-il (Vendredi) à Robinson déambulant majestueusement devant lui. -Non. -Je suis Robinson Crussoë, de la ville d'York en Angleterre, le maître du sauvage Vendredi! -Et moi alors, qui suis-je? demanda Robinson stupéfait. -Devine! ( . . . ) Puis il (Robinson) se présenta à Vendredi et lui dit: -Voilà, je suis Vendredi!»<sup>32</sup> Cette longue métamorphose à laquelle nous avons assisté à travers un choix ingénieux de thèmes fait par Michel Tournier, où chaque thème pourrait fonctionner indépendamment et être pris pour un thème mythique — symbole d'une conception de la vie, mais qui dans le roman ne joue qu'un rôle complémentaire, aboutit non à une métamorphose de l'individu à son insu, mais à une transformation voulue: «Soleil, délivre-moi de la gravité. Lave mon sang de ses humeurs épaisses qui me protègent certes de la prodigalité et de l'imprévoyance, mais qui brisent l'élan de ma jeunesse et éteignent ma joie de vivre. ( . . . ) Soleil, rends-moi semblable à Vendredi.»<sup>33</sup> Dans ce sens, il ne s'agit plus d'un roman sur Robinson le naufragé, il ne faut non plus y chercher un renversement de la situation entre opposant et adjuvant suivant la conception greimasienne, mais plutôt une longue recherche d'un monde nouveau sur le modèle d'autrui. Tournier sans s'efforcer de chercher un style nouveau, ce que lui rend possible cette ré-écriture d'un texte existant, nous entraîne dans une nouvelle voie qui est celle présentée par le mythe de l'oubli. Car quel est le résultat de cette longue démarche d'évolution sinon l'oubli de son propre héritage par les deux protagonistes. Es c'est justement l'issue que s'évertue à trouver Tournier. L'issue est ouverte et une suite de l'histoire, la deuxième moitié du livre peut se dérouler dans l'esprit du lecteur.

<sup>31</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, p. 190.

<sup>32</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, pp. 211–212.

<sup>33</sup> *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ibidem, p. 217.

